



LES RÉVOLTÉS

IMAGES ET PAROLES DE MAI 1968

UN FILM DE MICHEL ANDRIEU & JACQUES KEBADIAN

LES RÉVOLTÉS

IMAGES ET PAROLES DE MAI 1968

UN FILM DE MICHEL ANDRIEU & JACQUES KEBADIAN



Image et son :

Michel Andrieu, Jacques Kebadian, Renan Pollès, Jean-Pierre Thorn, Edouard Hayem, Guy Devart,
Jean-Noël Delamarre, Jean-Denis Bonan, Pierre-William Glenn, Fernand Moszkowicz, William Klein,
Bruno Muel et François Chardeaux.

Durée : 1h20 - France - 2018 - Noir & Blanc

Image : DCP - 1.37 - Son : Dolby 5.1

Visa en cours

DISTRIBUTION

BLUEBIRD

La Plage du Shadok
15 avenue du Rhin - 67100 Strasbourg
contact@bluebird-distribution.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.bluebird-films.com

PRESSE

ANYWAYS

47 rue Servan - 75011 Paris
01 48 24 12 91
florence@anyways.fr

SYNOPSIS

Ouvriers, étudiants et jeunes s'opposent, en mai 1968, à la morale et au pouvoir en place. Les facultés et les usines sont occupées. Les barricades sont dressées. Les pavés sont lancés. La parole cède la place aux actes. C'est l'affrontement. Ces images nous plongent au coeur des événements et témoignent des hommes et des femmes qui, indignés jusque-là, marchent vers leur révolution.





LE RETOUR A 40 H.
L'INCREMENTATION DES SALAIRES
LE RESPECT et L'EXTENSION DES DROITS
SYNDICAUX
L'AMLIORATION DES CONDITIONS DE
TRAVAIL
L'ABROGATION DES
ORDONNANCES

NOUS NE
CEDERONS
PAS
AUX MESURES

LES CHEMINOTS
- EN GREVE
Pour
1- les 40 heures
2- Les 4 semaines de CONGE
LA DEMOCRATISATION
S.M.C.E.

STOP
CONTROLE TECHNIQUE

MOMENT HISTORIQUE

Jean-Michel FRODON

enseignant à l'École des arts politiques de Sciences Po,
ex-directeur de la rédaction des Cahiers du cinéma
critique et auteur de nombreux ouvrages sur le cinéma.

Il n'y a ni naïveté, ni manipulation ni passéisme dans le film de Michel Andrieu et Jacques Kébadian. Et s'il doit sans doute à cette machinerie commémorative qui a occupé le printemps 2018 d'avoir vu le jour, il n'en relève à aucun titre. Il accomplit en effet un double travail, nécessaire et compliqué, de mise à distance et d'adresse au présent, voire à l'avenir.

En regardant le film, comme tout film mérite de l'être, sans prérequis ni longueur d'avance, que voit-on ?

On voit l'étonnante richesse des images, et des images en mouvement. On connaît l'étrangeté du rapport à l'image des événements de 68. Alors que tout se déroulait dans l'espace public, alors que les outils d'enregistrement, même sans avoir l'accessibilité d'aujourd'hui, étaient disponibles, alors que cinéastes de toutes qualités, et étudiants en cinéma aussi bien, pouvaient filmer et souvent l'ont fait, ce qui s'est établi comme les traces audiovisuelles de Mai 68 est extraordinairement limité. En 50 ans, cette limite s'est étrangement aggravée : on a vu avec le cinquantenaire cette imagier se rétrécir encore, se figer un peu plus en quelques « icônes », quelques clichés, éradiquant encore un peu plus dans la mémoire collective ce que furent la diversité, la complexité, les contradictions, les bifurcations et convergences de ce moment.

Le travail des deux auteurs du film est ici en partie d'avoir retrouvé des images - y compris qu'ils avaient eux-mêmes tournées à l'époque - mais surtout de les avoir organisées, au montage et par le travail sur le son, pour restituer cette énergie, cette violence,

cette joie, cette surprise permanente, cette imagination. Ils aident à approcher ce qui s'est passé durant ce qu'ils cadrent avec précision, et une légitimité qui n'exclurait pas d'autres approches, les mois de mai et juin 1968, qui furent des mois qu'on ne sait toujours pas nommer.

L'essentiel, dans ce projet qui ne vise à aucune exhaustivité, est dans la définition de la singularité de ce moment, caractérisé par la conjonction de deux phénomènes sous l'emprise d'un troisième, qui ne leur est pas étranger et est pourtant différent. Le premier phénomène est la révolte d'une jeunesse surtout étudiante, issue des classes moyennes produites par les trente Glorieuses, en révolte contre un ensemble de conventions « sociétales » d'un autre âge.

Le deuxième phénomène est l'acmé d'une combattivité ouvrière, et plus largement des travailleurs (une partie des paysans, une partie du tertiaire aussi) qui a 150 ans d'histoire, et à travers d'innombrables épisodes, ses structures, sa mémoire, ses manières d'imaginer et de formuler d'autres façons de vivre.

Le troisième, qui est propre à cette époque, est la croyance, diffuse, atmosphérique, associée à d'innombrables phénomènes dont ceux qu'on vient d'évoquer mais aussi des facteurs aussi hétérogènes que la révolution cubaine, les décolonisations, les mouvements de libérations nationales, le Vietnam, le mouvement noir américain, les soulèvements étudiants de Berkeley à Tokyo, la musique, Che Guevara, les nouvelles



vagues au cinéma, le dégel soviétique... que le monde est en train de basculer, qu'il existe une possibilité historique de tout changer. Confus et utopique? Peut-être, ou peut-être pas, mais ce n'est pas le sujet ici. Le sujet c'est que partout dans le monde au même moment, des dizaines de millions de gens ont partagé ce sentiment. Si on ne comprend pas cela, on ne comprend rien à cette époque-là.

Et c'est le grand mérite du film de rendre sensible à la fois la multiplicité des révoltes, des traditions de lutte quand elles existent, des manières d'être et de parler - ces gens ne se ressemblent pas - et l'existence d'un élan commun, celui que le gouvernement et les hiérarques de la CGT et du Parti communiste se sont avec succès appliqués à fractionner et à réduire.

Les Révoltés témoigne, plan après plan, que ce qu'il montre appartient à une autre époque, depuis longtemps révolue. Le slogan sans doute le plus représentatif de Mai-Juin 1968, «Ce n'est qu'un début, continuons le combat», l'émouvante adresse de Julian Beck à l'Odéon comme ce que disent à de multiples reprises les ouvriers en grève, va dans le même sens. Tous savent qu'il faut continuer, aller plus loin, ailleurs, tous sont dans l'idée que quelque chose de vraiment nouveau se tient là, pas loin, de l'autre côté d'une montagne d'habitudes, de privilèges, de pouvoirs. Cette

montagne ne sera pas franchie, quand bien même il y aura d'importantes et durables suites, certaines très profondes et très importantes. A Charley fin mai comme à Flins début juin, l'injonction répétée à l'infini de continuer le combat résonne comme une incantation pour conjurer un fait à la fois obscur et pesant : ce n'était pas un début mais une fin.

D'autres luttes, d'autres mouvements, d'autres espoirs naîtront, d'autres modalités pour combattre le capitalisme comme système global de non-vie seront inventés - et plus encore restent à inventer. Mais le film d'Andrieu et Kébedian, tendu entre deux présents, celui de l'enregistrement des images et des sons qui le composent et celui de la réalisation effective du film, établit sans retour ce qui devrait être une évidence : ce qu'on appelle «Mai 68» est un moment historique, dans toutes les acceptions du mot. Il est un précipité qui marque, qui fait date, où convergent des forces qui altèrent significativement le cours des jours et la forme d'une société. Et il appartient au passé, à un temps et à une configuration socio-politique de longtemps révolue. En faisant œuvre d'historiens, ses auteurs, sans forcément le vouloir, aident aussi à se défaire d'illusions sur les manières de prendre place, aujourd'hui, dans l'action politique au cœur d'un monde qui a radicalement changé.



ENTRETIEN AVEC MICHEL ANDRIEU ET JACQUES KEBADIAN

Vous avez été à la fois témoins et acteurs de Mai 68. Dans quel contexte et pour quelles raisons est né ce projet ? Faire un film sur les événements de Mai 68 n'est pas un choix anodin.

Le moment était venu de confronter hier et aujourd'hui. Il nous fallait faire de notre expérience de militants et de cinéastes une œuvre qui nous re-plongerait dans ce que nous avons vécu et filmé pendant ces deux mois fiévreux de 1968 : un témoignage de cette époque. Ou comment poser une stèle qui échapperait à tout commentaire. Au spectateur de s'y retrouver et de rêver à ce monde disparu qui n'est pas si loin du nôtre. Ensemble, nous renouons ainsi avec notre collaboration au sein du groupe ARC 68 après les films tournés à Berlin (*Berlin 68* et *Sigrid*) et *Le Droit à la parole*.

Qu'est-ce qui vous a poussés à affronter la rue, à capter le réel ?

À l'IDHEC, en 1963, un groupe d'étudiants s'était regroupé pour aller filmer la grande grève des mineurs du Nord en empruntant le matériel de l'école. Le montage nous a échappé et nos rushes sont venus alimenter un film de la CGT. De là vint en 1967 le projet de filmer, en tant que militants et en tant que cinéastes, la réalité sociale et politique du pays. Nous étions aussi entraînés par le travail de Chris Marker et son film *Loin du Vietnam* sorti la même année. Il faut rappeler qu'à l'époque très peu de films s'intéressaient à la réalité sociale et politique du moment.

Pourquoi avoir choisi de ne raconter Mai 68 qu'à partir d'extraits de films, et sans commentaires ?

Notre idée était de composer un récit sans d'autres mots que ceux que nous avons choisis dans les extraits de nos films de Mai 68 : sept films dont certains sont sortis en salle en 1978 sous le titre *Mai 68 par lui-même*. On y retrouve également des extraits du film de Jean-Pierre Thorn : *Oser lutter, oser vaincre*, et de William Klein : *Grands soirs et petits matins*.

L'ouverture du film avec ce plan de pur cinéma qui s'élève dans les flammes est non seulement saisissante mais porte une dimension crépusculaire.

Un plan pur mais brûlant. La question est « Qui brûle-t-on ? » J'imagine que nous avons pensé à ce vieux monde qui brûlait, mais aussi au napalm que les Américains déversaient alors sur le Vietnam, et à ce cliché *La petite fille au napalm*, de Nick Ut, qui avait fait le tour du monde. Si le film ne parle pas du Vietnam, il est là, caché dans ces flammes.

Vous faites le choix du cinéma sur un sujet régulièrement traité par le biais de reportages. À quel moment avez-vous senti que vous aviez trouvé sa forme cinématographique ?

On oublie souvent qu'il y a cinquante ans, il n'y avait qu'une seule chaîne de télévision : or, la télévision d'État s'était largement abstenue de parler des « événements » sur recommandation expresse du gouvernement De Gaulle. Seule les radios (Europe 1 et RTL) avaient dépêché des reporters dans les rues, pour couvrir les manifestations et sur les barricades. Nous voulions faire un film pour le cinéma, simplet et fort.

La forme s'est détachée au montage : plans courts, phrases jetées, il fallait faire rapide, clair et vif.

Le film capte un espoir menacé mais persistant.

La vie de ce mois de mai 68 était tellement forte que nous n'étions pas dans la défaite possible, mais dans le bonheur au jour le jour d'un monde qui s'inventait et se réinventait.

Vous en tenir au déroulement chronologique des faits amène à les décontextualiser, tant géographiquement que socialement. Pourquoi ce choix ?

Nous voulions raconter une période courte. Si nous avons déplacé quelques séquences d'usines en grève pour des raisons esthétiques, nous nous en sommes tenus à la chronologie des faits.



Quelle distance peut-on garder quand on est embarqué au côté des protagonistes ? Est-ce surtout au montage que s'impose cette question ?

La question de la distance ne s'est jamais posée pour nous car nous étions partie prenante du mouvement.

Au montage, une distance s'est installée entre le film et nous car, à ce moment-là, il fallait mettre en marche une réflexion sur la narration, tant au niveau politique qu'émotionnel.

Votre film montre à quel point les étudiants et les ouvriers étaient convaincus qu'ils allaient gagner.

Je ne pense pas que le mouvement de Mai 68 se soit posé cette question en ces termes. Il est sûr, néanmoins, que des groupes se sont posés la question. Mais ceux qui se la posaient, comme la Jeunesse communiste révolutionnaire ou plus tard les Maoïstes, pensaient que l'absence d'un parti révolutionnaire était un frein majeur à une révolution possible, ce qui n'empêche pas de dire que le mouvement de Mai était révolutionnaire.

Comment filme-t-on la fin du mouvement ?

Le mouvement était puissant mais sa force était celle d'un torrent impétueux. Le retour de De Gaulle le 30 mai 1968 et l'absence de recours politique à gauche firent l'effet d'un barrage et empêchèrent tout changement institutionnel. Le Parti communiste, la principale force d'opposition à cette époque-là en France, ne souhaitait rien d'autre que des conquêtes partielles (mais certes importantes) de salaires et l'implantation de syndicats dans les usines.

Votre film oscille entre moments de liesse et d'affrontements.

Nous avons décidé de ne pas montrer l'avant Mai dont nous avons des images, notamment le précurseur et important rassemblement de Berlin en février 1968 où nous avons tourné deux films : *Berlin 68* et *Sigrid* dans lesquels nous montrons l'occupation

de la Freie Universität, une très grande manifestation contre la guerre au Vietnam et la théorisation de l'occupation des universités comme possibilité d'entraîner les ouvriers dans le mouvement.

Nous avons refusé l'ajout d'un commentaire explicatif et normatif. Nous avons coupé les commentaires préexistants dans nos films et ceux de nos amis quand ils n'étaient pas indispensables. Nous avons laissé la parole aux manifestants, aux occupants des universités et des usines, qu'ils soient étudiants, jeunes ou ouvriers.

Certains pensent que le cinéma politique ou militant n'existe plus en France. Partagez-vous cette opinion ?

L'arrivée, puis la multiplication des outils qui permettent de filmer et d'enregistrer du son et des images a permis à un grand nombre de militants ouvriers ou étudiants de filmer des occupations d'usines, d'universités, etc... mais bien souvent ces films ou ces séquences de films sont restées à l'état brut et ne sont pas publiques. Néanmoins, de nombreux cinéastes ont filmé et monté des films au cours de ces cinquante dernières années que l'on peut appeler politiques ou militants : Chris Marker et beaucoup d'autres comme Bruno Muel, Gérard Mordillat, Charles Belmont et Marielle Issartel, Alain Nahum, Yann Le Masson, Richard Copans, Patricio Guzman (exilé en France), Françoise Prenant, Jean-Michel Carré ou Jean-Pierre Thorn.

Comment produit-on un film comme celui-ci ? Quels étaient les difficultés, les enjeux à dépasser dans ce projet ?

Nous sommes partis, avec notre monteuse Maureen Mazurek et le producteur d'Iskra, Matthieu de Laborde, en ayant le désir fort de faire ce film quelles qu'en soient les conditions financières. Nous avons fait ce film avec l'accord de notre collectif de cinéma ARC 68, et celui d'utiliser les films que nous avons alors tournés en leur sein. ARC est ainsi co-producteur du film. Sans cela, le film aurait été impossible. ISKRA, autrefois SLON, initié par Chris Marker et plusieurs techniciens du cinéma, nous a apporté des extraits des films produits dans les mêmes conditions. Cela nous a permis d'avoir une grande liberté de travail.



LES RÉVOLTÉS

Gérard NOIRIEL

directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS)
auteur d'« Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours »,
paru aux éditions Agone le 19 septembre 2018

Les Révoltés est un document à bien des égards exceptionnel car il est extrêmement rare que des cinéastes puissent retravailler, cinquante ans plus tard, sur des images qu'ils ont eux-mêmes filmées dans le feu de l'action. Ce qui frappe, c'est le souci constant des étudiants contestataires de tisser des liens avec les travailleurs pour donner plus de poids à leur lutte. C'est grâce à cette stratégie d'alliance de classes que le mouvement parviendra à se généraliser en débouchant sur la plus longue grève de l'histoire de France. Le film de Michel Andrieu et Jacques Kébedian est une très belle illustration de la définition que je donne, pour ma part, du « populaire ». Il ne s'agit ni d'une classe, ni d'une catégorie, mais d'une relation sociale. Le populaire, c'est le lien qui unit dans l'action les différentes composantes d'une société refusant l'ordre établi. À ce titre, Mai 68 s'inscrit pleinement dans la longue histoire des luttes populaires depuis la Révolution française.

Le film commence avec le déclenchement du mouvement par les étudiants au début du mois de mai 1968. Il ne faut pas oublier, néanmoins, que le terrain de la contestation avait été préparé dans les années précédentes grâce à deux types de mouvements : la mobilisation des étudiants et des partis de gauche contre la guerre du Viet Nam, mais aussi la multiplication des grèves ouvrières dans la sidérurgie, l'automobile, la chimie, les chantiers navals, etc. Souvenons-nous du beau film qu'Hubert Knapp et Marcel Trillat avaient réalisé sur la lutte victorieuse des ouvriers de Saint Nazaire, le 1er mai 1967, film qui fut censuré par la télévision.

L'ampleur du mouvement social de mai-juin 68 s'explique aussi par des événements plus anciens. Les étudiants, nés pour la grande majorité d'entre eux après la Seconde Guerre mondiale, n'avaient pas vécu les grandes luttes populaires qui ont bouleversé la société française entre 1936 et les lendemains de la Libération. Néanmoins, leurs

parents et leurs grands parents en avaient gardé un vif souvenir et cette mémoire collective a contribué à la généralisation du mouvement de mai 68.

Ce poids du passé dans le présent est évoqué par Michel Andrieu et Jacques Kébedian dans les propos des acteurs qui illustrent les clivages ayant opposé les organisations qui avaient représenté jusque là le monde ouvrier (le parti communiste et la CGT principalement) et les leaders étudiants, lesquels étaient issus, pour la plupart d'entre eux, de la classe moyenne ou de la bourgeoisie. Les dirigeants communistes, qui avaient animé les mouvements sociaux depuis les années 1930, partageaient une vision du monde centrée sur le schéma « classe contre classe ». Ils eurent du mal à comprendre que, depuis le début des années 1960, la prolongation de la scolarité et les bouleversements des techniques de communication (télévision, transistor, microsillon, etc.) avaient donné naissance à une nouvelle catégorie sociale, « la jeunesse », dont les membres pouvaient avoir des aspirations communes malgré les différences de classe. On voit clairement dans le film le rôle essentiel qu'ont joué les jeunes militants ouvriers dans le ralliement du PCF et de la CGT au mouvement à partir de la grande manifestation du 13 mai 68. Au-delà des revendications sur les conditions de travail et sur les salaires, c'est une aspiration commune à la « liberté » qui éclate alors, ce terme étant entendue comme un désir d'émancipation de la jeunesse face à toutes les formes de tutelles qui pesaient sur elle.

Ce film n'est pas seulement un témoignage sur Mai 68. C'est aussi un document à méditer par tous ceux qui combattent aujourd'hui pour un monde meilleur car il montre que la « convergence des luttes », comme on dit maintenant, ne peut pas se produire si l'on oublie de placer le populaire au centre du combat social.



MICHEL ANDRIEU

Biographie

Né à Marseille, Michel Andrieu étudie l'économie politique avant d'intégrer l'IDHEC dans la section mise en scène. De 1967 à 1972, il collabore à de nombreuses productions du groupe ARC, notamment *Berlin 68* sur le mouvement allemand contre la guerre au Vietnam et *Le Droit à la parole*, avec Jacques Kébadian, dessinant les rapports entre étudiants et ouvriers lors de Mai 68. Parallèlement, il écrit une trentaine de scénarios pour la télévision, dont *La lettre volée* (1972) pour Alexandre Astruc, avec Laurent Terzieff.

En 1979, il écrit et met en scène son premier long-métrage de fiction *Bastien, Bastienne*, avec Juliet Berto, qui ouvre la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes. En 1984, il réalise *Le Voyage*, entre Paris et Le Caire, qu'il a écrit pour Christophe Malavoy et Victoria Abril. Le film est également présenté à Cannes la même année.

Dès 1990, il se tourne vers la réalisation de documentaires, se consacrant à des sujets scientifiques mais aussi à l'histoire de la musique, avec *Le Gospel selon Liz Mc Comb* (1992) ou à l'Histoire tout court, dans un portrait de Boris Pasternak, l'auteur du *Docteur Jivago*, tourné à Moscou en 1998.

Filmographie sélective

1979 *Bastien, Bastienne*

Quinzaine des réalisateurs Cannes 1979,
Prix de la mise en scène au festival de Chicago

1984 *Le Voyage*

1990 *Firing Squad (Le Peloton d'Exécution)*

1992 *Le Gospel selon Liz Mc Comb*

1998 *Boris Pasternak*

2009 *Going Back (Sans Retour)*



JACQUES KEBADIAN

Biographie

Après ses études à l'IDHEC, Jacques Kébadian devient assistant réalisateur sur trois films de Robert Bresson : *Au hasard Balthazar* en 1966, *Mouchette* en 1967 et *Une femme douce* en 1968. La même année, il cofonde le collectif militant ARC, qui réalise par la suite *Le Droit à la parole*, *Le Joli Mois de mai* et *Comité d'action 13*. Soucieux d'efficacité révolutionnaire, il se fait embaucher comme ouvrier à l'usine de peinture Valentine et y dénonce les conditions de travail. Son action militante lui vaut un procès et deux mois de prison avec sursis.

Jacques Kébadian a consacré sa vie à tous les opprimés, aussi désespérée et inégale soit leur lutte : les sans-papiers avec *D'une brousse à l'autre* en 1997, les indiens zapatistes dans *La fragile Armada* en 2003. Ses origines arméniennes l'ont motivé à consacrer de nombreux films au génocide et à la diaspora. Il a ainsi créé une monumentale installation, *Mémoires arméniennes*, pour commémorer le centenaire du génocide de 1915. Il a bâti une galerie de portraits de femmes révoltées pour de justes causes, comme Germaine Tillion et Geneviève De Gaulle, anticipant leur entrée simultanée au Panthéon en 2017.

Filmographie sélective

1967 *Trotsky*

1972 *Albertine, le souvenir parfumé de Marie Rose*

1974 *Germaine Tillion*

1983 *Sans retour possible*

1987 *Apsaras*

1997 *D'une brousse à l'autre*

2003 *La fragile Armada*



DERRIÈRE LA CAMÉRA

Réalisation Michel Andrieu et Jacques Kébadian
d'après une idée de Michel Andrieu
Production Matthieu de Laborde pour ISKRA

Montage son Laure Budin
Musique René-Marc Bini
Montage Maureen Mazurek

Mixage Myriam René
Étalonnage Herbert Posch

AVEC LES FILMS :

CE N'EST QU'UN DEBUT de Michel Andrieu

COMITE D'ACTION 13^{eme} de Renan Pollès

LE DROIT A LA PAROLE de Michel Andrieu et Jacques Kébadian

LE JOLI MOIS DE MAI de Jean-Denis Bonan et Mireille Abramovici

NANTES-SUD AVIATION de Pierre-William Glenn

/ COLLECTIF ARC 68 Mireille Abramovici - Michel Andrieu - Gérard de Batista
- Jean-Denis Bonan - Pierre David - Jean-Noël Delamarre - Gérard Desnoyer - Pierre-William Glenn
- André Glucksmann - Jacques Kébadian - Jean Michaud-Maillan - Daniel Ollivier - Nathalie Perret
- Renan Pollès - Monique Prunier - Françoise Renberg et L'ATELIER DES BEAUX ARTS

CITROËN-NANTERRE de Edouard Hayem

CLASSE DE LUTTE du Groupe Medvedkine de Besançon

ÉCOUTE JOSEPH de Jean Lefaux

GRANDS SOIRS ET PETITS MATINS de William Klein ©ARTE

JOURNAL MURAL de Jean Narboni et Bernard Eisenschitz

LA RÉVOLTE DES ÉTUDIANTS de Guy Demoy, Francis Espressades et Jean-Paul Thomas
©INA

LE CHEMINOT de Fernand Moszkowicz

OSER LUTTER OSER VAINCRE de Jean-Pierre Thorn

SOCHAUX 11 JUIN 1968 du Groupe Medvedkine de Sochaux

TRENTE TROIS JOURS EN MAI de François Chardeau ©Les films 2001

Avec le soutien de **LA RÉGION ILE-DE-FRANCE**

Avec la participation de ARC 68 - Edouard Hayem et Guy Devart Jean Lefaux - Fernand Moszkowicz - Jean Narboni et Bernard Eisenschitz - Jean-Pierre Thorn

Nous remercions particulièrement La Cinémathèque Française, La Cinémathèque de Toulouse, AAMOD et L'École Louis Lumière
grâce à qui nombre de ces films ont été retrouvés et numérisés.

©ISKRA 2018

Distribution France : BlueBird Distribution



© BLUEBIRD DISTRIBUTION